

hollywoodienne des années de fascination “*quand leur luxe tenait à distance notre misère*”, au mélo à l’orientale où les amoureux se perdent de vue, où la maîtresse et le fils naturel resurgissent des années après, où l’épouse s’efface avec dignité et affection, où les spectacles et les chansons s’intercalaient dans les vertiges du passé et les blessures d’aujourd’hui.

Quelques exemples savoureux de ces règlements de comptes, de ces splendeurs, de ces audaces ? Chahine offre une insolite *Carmen* pour remercier une vendeuse de hamburgers. Ailleurs, pour fustiger l’Amérique qui l’exaspère entre autres par son impérialisme holly-

woodien, il arabise tous les dialogues du film, un peu à la manière de Nasser nationalisant le canal de Suez. Et pour ne pas que l’on puisse l’accuser de sectarisme, sa conduite, ses prises de position, autant que ces choix esthétiques ont de quoi indisposer tous les intégrismes et les conformismes du monde arabe. Double registre de la désaliénation dans lequel excelle l’espionne alexandrin à la jeunesse inaltérable. Ce film peut être perçu comme une sorte d’élégie à l’Amérique du genre “*nous nous sommes tant aimés*”. Il est beaucoup plus que cela. L’une des œuvres les plus abouties d’un magicien du cinéma.

(*Uzak*), tout en s’inscrivant dans le cinéma allemand d’aujourd’hui. Revendication métisse pour des personnages en rupture.

L’alcool coule à flots, la drogue circule, les brutalités ancestrales semblant faire de la surenchère avec les violences urbaines. Les contraintes de la famille, de l’honneur, de la religion se heurtent aux désirs individuels comme aux sollicitations collectives. Les fractures et les dérives ne semblent pas seulement imputables aux conditions de vie des immigrés, passant de Hambourg à Istanbul, le film est traversé par les mêmes tensions, les mêmes excès, les mêmes coups et blessures qu’on inflige aux autres et à soi-même. Alors qu’en dérisoire et permanente illusion, un orchestre traditionnel égrène ses couplets sirupeux sur fond de Bosphore et d’immuables mosquées. Tableaux sonores qui découpent de façon anachronique le film (avec la voix très populaire de Idil Uner accompagnée des musiciens roumains de Selim Sesler).

Cahit et Sibel se croisent par hasard dans un hôpital psychiatrique. Leur vie chaotique les a menés dans cette impasse. Lui en pleine force de l’âge connaît la déchéance et surtout le mépris de soi, elle a simulé une tentative de suicide et est prête à tout pour se soustraire à la vigilance de ses parents (impressionnante interprétation de Birol Ünel, au visage couturé et usé de baroudeur et de Sibil Kelilli, débutante à la présence scintillante et néanmoins insaisissable). Pour fuir définitivement

### Head-on

Film allemand de Fatih Akin

► Ce film tout à fait singulier a raflé l’essentiel des récompenses aux Berlinales 2004 : ours d’or, prix du meilleur film allemand, prix d’interprétation masculine (pour Birol Ünel) et féminine (pour Sibel Kekilli), prix de la meilleure mise en scène et de la meilleure image. Consécration fracassante d’un jeune réalisateur qui avait déjà à son actif quelques œuvres prometteuses. Confirmation aussi de la place prépondérante prise dans la renaissance du cinéma germanique, par ceux que l’on appelle, à Hambourg comme à Berlin, “les nouveaux Allemands”. Ces fils d’immigrés turcs qui sont l’équivalent des “beurs de la deuxième génération” en France. Là doit s’arrêter la comparaison, car les contextes et les comporte-

ments, modelés par des rapports de conflit et de fascination entre pays d’accueil et d’origine, sont très différents. Jamais notamment n’entre en ligne de compte le souci arrogant ou culpabilisant du politiquement correct. Le film est une stupéfiante tragi-comédie aux accents punk dont les héros s’autodétruisent avant d’entamer, face à une caméra “impudique”, une lente phase de résurrection qui ne les conduira pourtant pas au classique *happy end*.

On a fait judicieusement référence à Cassavetes et Fassbinder, ce que ne récuse pas le metteur en scène, qui avoue néanmoins se placer plutôt dans la lignée d’un cinéma turc qu’il vénère, de Yilmaz Güney (*Yol*) à Bay Okan (*Le bus*) ou plus récemment Nuri Bilge Ceylan



vement les contraintes et vivre sans encombre ses aspirations de femme libre (fantasmes compris), elle lui propose une sorte de mariage blanc, avec cérémonie turco-germanique pour sauver les apparences. Il accepte presque à son corps défendant et commence alors une cohabitation désordonnée et destructrice. Jusqu'à ce que la jalousie s'insinue dans leurs rapports, préluant à l'intrusion irrésistible de l'amour qui va envahir

leur destin malgré séparation, prison, errances en Allemagne puis en Turquie, tentatives d'oubli... Ce film riche en émotions fortes et en sentiments exacerbés qui poussent les protagonistes aux limites du supportable est aussi un spectacle totalement maîtrisé, dont l'humour même n'est pas exclu. Par exemple à travers le personnage du faux oncle Séref (Güven Kiraç) qui oppose sa verve et son bon sens à toutes les turpitudes de Cahit.

### Just a kiss

Film anglais de Ken Loach

► Ken Loach a toujours été considéré comme un cinéaste militant et utopiste, à la vision parfois un peu manichéenne, sur le thème "seule la classe prolétaire ira au paradis". Très sensible à la vague islamophobe engendrée par les attentats du 11 Septembre 2001, tant aux États-Unis qu'en Europe occidentale, on est assez surpris qu'il n'en ait tiré, épaulé par son scénariste Paul Laverty, qu'une romance métisse, jolie, gentille, équitable. Une sorte de *love story*

autour des amours contrariées entre la blonde et catholique Roisin (Eva Birthistle) et le beau ténébreux Casim (Atta Yaqub), pakistanais et musulman de la deuxième génération. Le tout a pour toile de fond la ville de Glasgow, où la forte présence des populations d'origine asiatique a perturbé les habitudes écossaises et provoqué autant de réactions discriminatoires que de replis communautaires. Peut-être est-ce une même passion pour la musique

qui y a attiré ces deux jeunes gens qu'en apparence tout sépare ? Elle est professeur de musique et de chant dans une institution privée d'obédience catholique. C'est une femme libre et dépourvue de préjugés, sans entraves religieuses ou familiales, totalement disponible car elle vient de sortir sans fracas d'une liaison légère. Lui, c'est tout le contraire. Il est DJ dans une boîte à la mode et ne rêve que d'emprunts pour lancer avec ses copains un "dance floor" au croisement de toutes les musiques et de toutes les clientèles. Son projet se heurte aux plans très stricts d'une famille de petits commerçants dont la réussite sociale n'amoindrit en rien la fidélité aux traditions. À défaut d'études sérieuses, l'avenir de Casim est dans la boutique de son père, dans le mariage déjà arrangé et dans le logement mitoyen prévu à cet effet. Le destin des jeunes descendants de migrants dans un contexte interculturel va en décider autrement. Même si Casim, sous ses dehors émancipés, est encore bien inféodé et velléitaire. Pas tout à fait disposé à rompre les ponts avec son continent d'origine et à se soustraire aux envahissements de la famille. La liaison entre Roisin et Casim commence lors d'un truculent déménagement de piano. C'est l'une des constantes heureuses du cinéma de Ken Loach, et qui lui procure les faveurs du grand public, que d'intercaler des séquences cocasses ou burlesques dans des sujets plus graves. Voir